

UN JUSTE CHATIMENT

(HISTOIRE VRAIE.)

Tes père et mère honoreras
Afin de vivre longuement.

Lorsqu'Auguste Verdéroux perdit sa femme, il avait deux enfants : un garçon et une fille.

C'était un gros fermier, aisé ; mais âpre au gain.

Quand son fils Julien se maria il lui fit l'abandon de ses terres sans condition. Il s'était laissé enjôler par la fiancée de son fils. Elle lui avait dit, un soir :

— Une rente, mon bon M. Verdéroux !... Et pour quoi donc ! Vous méfieriez-vous de votre fils... de moi ?... Ne restez-vous pas toujours le maître ici ? Ne craignez rien...

Quoiqu'à regret, le bonhomme avait cédé. Il craignait de froisser Célestine et de faire manquer un mariage qui lui tenait au cœur.

Il se disait :

— C'est un fameux parti que cette Célestine Gardon, vaillante à l'ouvrage, entendue à tout, économe et riche ! Mon fils trouverait-il mieux ?

Hélas ! comme tant d'autres pères, il ne s'occupait, le malheureux, dans cette question du mariage de son fils, que du côté extérieur et matériel. Peu lui importaient les qualités morales. Et pourtant, qui peut les remplacer ?

D'aucuns prétendaient que Célestine n'était pas commode, n'avait pas le cœur tendre et se souciait peu de remplir ses devoirs religieux...

Mais la fortune faisait passer le père et le fils pardessus les défauts.

Le vieux fermier était même tellement fier de ce mariage qu'il en dédaignait Eugénie, sa fille aînée, qu'il avait mariée presque sans dot dans un village voisin.

Julien Verdéroux épousa Célestine Gardon au commencement du printemps.

Tout d'abord, dans le nouveau ménage, les choses allèrent à peu près. Mais bientôt, l'esprit autoritaire de la jeune femme ayant repris le dessus, tout dut marcher à sa guise dans la maison. Il y eut alors, entre elle et son beau-père, des froissements ; puis des querelles ; enfin, un désaccord complet, permanent, tout-à-fait douloureux.

Le jeune mari, dominé par son épouse, prit fait et cause pour sa femme. Il ne tint plus aucun compte des conseils de son vieux père, autrement expérimenté que lui pourtant.

Bientôt, les affaires du foyer s'en allèrent à la dérive.

Alors, le malheureux paysan, qui avait tant travaillé, fut considéré comme une bouche inutile et s'entendit reprocher son pain.

C'était pitié de le voir traîner son pauvre vieux corps miné par la honte et le chagrin, plus encore que par le travail, ne sachant où le mettre pour qu'il ne gênât point. Le jour, il se tenait dans le coin le plus reculé de la cour. Le soir, au bas bout de la table, après les domestiques, qui le bafouaient ouvertement sans craindre d'être réprimandés.

Mais ce qui fut le plus sensible au vieillard, c'est que les premiers mots balbutiés par son petit-fils, Paulin, furent des injures soufflées par sa misérable mère.

Ils firent tous tant et si bien qu'un jour, Eugénie, écœurée d'une pareille conduite, et oubliant l'injustice dont elle avait été victime, dit à son père :

— Père, votre place n'est plus chez Julien ; venez chez nous. Nous ne sommes pas riches, nous ; mais

on coupera les morceaux de pain plus petits et vous aurez aussi le vôtre.

Ah ! certes non, on n'était pas riche chez Eugénie. A la mort du mari, tué d'un coup de pied de cheval, la misère s'était établie au logis.

Là, le père Verdéroux trouva, sinon le bien-être qu'il aurait dû avoir chez son fils, du moins des égards auxquels il n'était plus habitué depuis longtemps.

Pourtant, comme il s'était montré père injuste, il fallait bien qu'il fût puni par où il avait péché. Ce fut Blanche, la fille de sa fille, qui, sans le vouloir, fut la cause de son châtement.

Blanche avait onze ans. Elle allait faire sa première communion. Pieuse comme un ange, elle s'inquiétait peu des vêtements qu'elle porterait dans ce beau jour. M. le curé n'avait-il pas dit souvent que Jésus-Eucharistie ne s'occupait que de la beauté de l'âme ; que celle là ferait la meilleure première communion qui aurait le mieux préparé son cœur à l'hôte divin de nos tabernacles.

— Petite, dit-il à Blanche, donne-moi mon bâton et mets un morceau de pain dans ma besace. J'ai affaire assez loin d'ici. Je rentrerai pour souper.

— Y pensez-vous, bon papa ?... Regardez comme le temps est noir. Je suis sûre que, comme hier, nous aurons de l'orage avant que le soleil se couche. Bon papa, restez !

— Ne t'inquiète point, chère petite, je serai à l'abri dans quelques heures. Il s'agit de quelque chose d'urgent et qui ne souffre point de retard.

Et sans se laisser gagner par les tendres remontrances et les caresses affectueuses de sa petite-fille, le vieillard se mit en route d'un pas alerte.

Le ciel était sombre, chargé, de ci de là, de gros nuages noirs que poussait furieusement un vent violent. L'air était chaud et épais. On sentait l'orage.

Blanche suivit du regard son grand-père aussi loin qu'elle put. Et, quand il eut disparu au tournant de chemin, elle sentit son cœur défaillir, comme à l'approche d'un grand malheur. Elle se mit en prières.

* *

Tous les gens du village qu'habitait Célestine étaient allés à la ville voisine pour la grande foire annuelle. Il ne restait à la ferme du fils Verdéroux qu'un valet à moitié idiot, pour panser le bétail, et une servante chargée de garder le petit Paulin, que sa mère n'avait pas voulu emmener par crainte du mauvais temps et parce que l'enfant n'était pas agréable. Il avait toujours été volontaire. Maintenant, il était capricieux, méchant, tout-à-fait intraitable. Il savait que les gens de la ferme avaient ordre de ne le contrarier en rien. C'était, dans toute la force du terme, un enfant gâté.

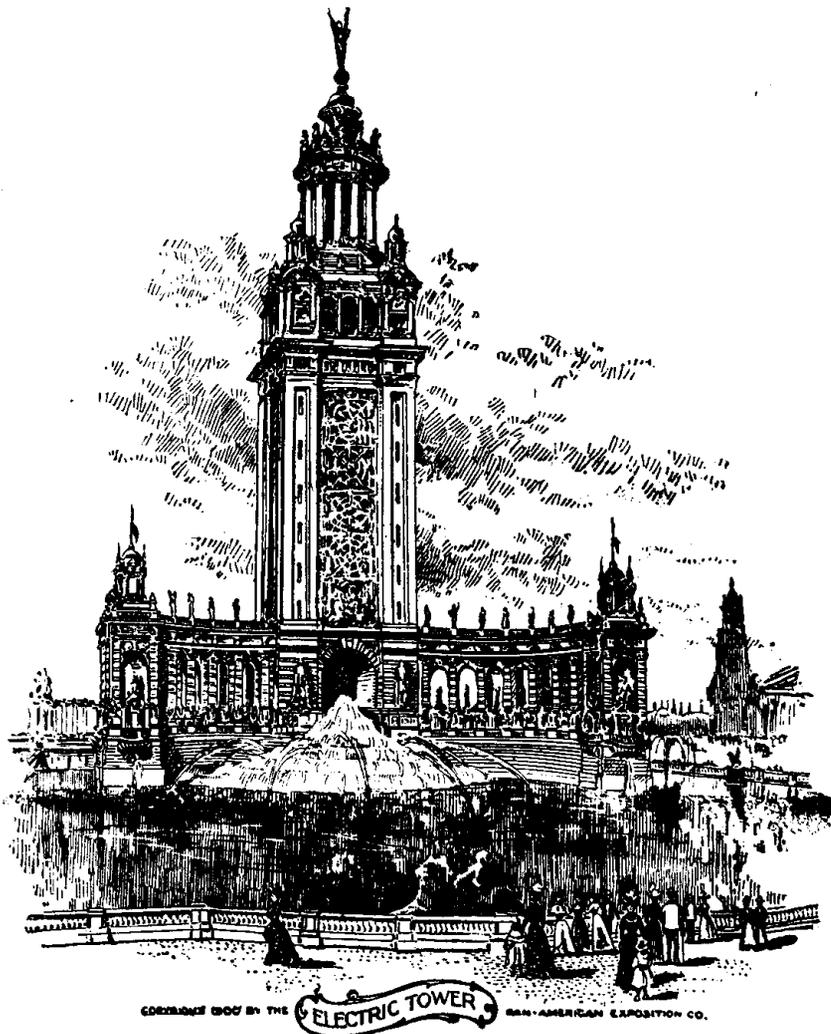
Le jour commençait à baisser, l'orage grondait depuis une heure, quand la barrière s'ouvrit. Un pauvre vieux, traversant la cour, se dirigea vers la maison.

Il ne fallait pas qu'il fût du pays, le malheureux, pour ne pas savoir qu'à cette ferme, non-seulement on ne faisait pas l'aumône, mais encore les chiens étaient dressés à mettre en fuite quiconque avait l'air d'un quêteur de pain.

La servante, profitant de ce qu'elle était seule, s'appretait à donner quelque chose au vieillard, quand Paulin, digne fils de ses parents, s'y opposa de toutes ses forces.

— Je ne veux pas, entends-tu, Jacqueline, que tu donnes quoi que ce soit à cet homme.

La servante allait passer outre ; mais le méchant drôle se jeta sur elle et la griffa comme l'eût fait un chat



L'EXPOSITION PAN-AMERICAINE.—La tour électrique

Non, elle ne se préoccupait pas de son costume de communicante, la chère enfant. Mais sa mère s'en préoccupait pour elle ; elle se demandait comment elle ferait pour habiller sa chère Blanche déceimment.

Elle était si pauvre !... Le grand père s'en préoccupait, lui aussi ; car il aimait cette petite, si bonne, si douce, si respectueuse, si pure. Il ne voulait pas que, ce jour-là, elle eût l'air d'une misérable.

Ah ! s'il avait été plus juste, lors du mariage de sa fille ! S'il avait donné à Eugénie autant qu'à son mauvais frère, elle ne serait pas en peine à cette heure-ci pour vêtir déceimment la pauvre petite.

Eh bien ! il réparerait son tort. Il irait trouver son fils et lui demanderait de l'argent pour acheter un beau costume à Blanche. Cet argent, son fils ne pourrait pas le lui refuser ; car, somme toute, il appartenait à Eugénie, qui n'avait pas eu de dot.

Donc, le lendemain matin, il attendit que sa fille fût partie au travail, afin d'être sûr qu'elle ne mettrait point entrave à son projet.

en colère.

— Quand je te dis et que je le défends ! cria-t-il hors de lui. Si tu me désobéis, je le dirai à maman qui te mettra à la porte... Attends ; tu vas voir comme je vais l'arranger, ton bonhomme.

Joignant l'action à la parole, il ramassa une pierre qui était à ses pieds et la lança sur le vieillard avec violence qu'il put.

Celui-ci se recula, suffoqué d'un accueil sur lequel il ne comptait sans doute pas. Puis, d'un geste lent et fatigué, il essuya son visage trempé de sueur ; et, comme mû par un ressort, sans mot dire, il avança vers la maison.

— Ah ! tu n'en as pas encore assez, cria le gamin sans cœur, que cette muette protestation exaspérait ; ah bien ! en voilà encore !... tiens... encore, tiens... et encore. Et les pierres, prises à un tas qui était près de la grange, pleuvaient sur le vieillard.

Du seuil de l'écurie, le valet, vraie brute, applaudissait aux prouesses de son jeune maître et l'encour